

DÉPÔT LEGAL
Rhône
N.º 80
1881

1^{re} Année. — N.º 7.

Le Numéro : 10 centimes

Samedi 9 Avril 1881



ADMINISTRATION
6, quai de la Guillotière, 6
VENTE EN GROS
4, rue de Jussieu, 4

SOMMAIRE :
La Taverne de la Tête-d'Or, par PIERRE LE GALLOIS.
Le Cousin du Diable, par GONTRAN BORYS.
Le Baiser de Judas, par VAN DER HANN.
La Belle Nanette, par HORACE MAX.

ABONNEMENT :
Un an . . . 8 francs
Six mois . . 4 —
Le Numéro : 10 c.

LES DRAMES LYONNAIS 7

LA TAVERNE

De la Tête-d'Or

PROLOGUE

UNE SINISTRE ÉPAVE

(SUITE)

— Jeudi dernier, commença le chef, au moment où démarrait le vapeur, j'étais ici même, dans cette salle, occupé à préparer la carte du jour, quand descendit un voyageur dont l'extérieur me frappa, bien que

je dusse être habitué à en voir de toutes sortes.

— En effet.

— C'était un homme de haute taille, à la carrure athlétique, à la physionomie remarquable, vêtu en véritable gentleman de la fashion. Je connais ça.

— Comment dites-vous? Il était vêtu avec recherche?

— Oui.

— Mais alors ce n'est pas mon homme, je fais fausse route.

Le chef esquissa un sourire — cela veut dire que l'ouverture buccale qui ornait sa grosse face, s'allongea jusqu'aux oreilles. — Puis il dit :

— L'autre aussi croyait être sur une mauvaise voie.

— Eh bien?

— Il a reconnu bien vite que l'individu en question était bien celui qu'il poursuivait.

— Continuez alors.

— Cet homme, ai-je dit, était de telle sorte que

lorsqu'on l'avait vu, on ne pouvait oublier promptement sa puissante structure, son visage aux traits accentués. Sa tête était énorme, ses cheveux noirs et crépus comme ceux d'un nègre, ses longs favoris bien peignés et lustrés descendaient en boucles rétives, jusque sur les parements de sa veste de voyage ; ses yeux, enfoncés sous d'épais sourcils, dénotaient l'énergie et parfois la douceur quand il se fixaient sur sa compagne.

— Il y avait une compagne, c'est vrai.

— Une ravissante petite créature qui pouvait avoir 4 ans. Elle était convenablement vêtue et coiffée d'un chapeau bleu.

— Ah ! j'ignorais encore ce détail.

— L'étranger commanda son déjeuner que je me hâtai d'aller préparer et que Paul, servit ainsi qu'il vous le dira lui-même.

— Cela n'est pas nécessaire.

— L'enfant déjeuna d'une tasse de chocolat, et l'homme de mets beaucoup plus substantiels. Il mangea — comme s'il avait jeûné pendant plusieurs jours — avec un véritable emportement. Et un anglais qui a faim !... je ne vous dis que ça. De sorte que la note à payer s'éleva à une somme assez ronde.

— A combien ?

— Quarante-cinq francs.

— Quarante-cinq francs !

— Oui car outre le solide qui eût suffi, et largement, à nous rassasier tous trois, il absorba deux bouteilles de bordeaux — lequel vin il préférerait, disait-il, au bourgogne — une dame de madère et, après son café, un carafon de Rhum. Il n'y a que les *english* je vous le répète, pour avoir des appareils digestifs à cette force-là.

— Vous croyez alors que cet individu cet anglais.

— Parbleu. Anglais, Ecossois, Irlandais, c'est tout un, voyez-vous, monsieur, j'en ai tant vu de toutes façons, dans ma longue carrière de cuisinier — et un cuisinier est mieux placé que quique ce soit pour apprécier ces hommes — que je ne puis me tromper.

— Bah !

— C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire. Car, sachez que, le père Lachaud n'a pas toujours vécu autour des fourneaux des hôtels, des restaurants, et des gargotés. Il a eu ses jours de grandeur, de gloire, de fortune. Oui, monsieur, tel que vous me voyez j'ai cuisiné dans des maisons princières. Demandez au Capitaine.

Celui-ci acquiesça de la tête. Versa à boire, et alluma un second cigare.

— Votre carrière a été bien remplie. Mais le résultat ?

— Hélas ! le voici. Cependant j'ai été riche, très riche, deux cents mille francs, écomisés pendant vingt années. Je m'étais retiré, et allais être enfin heureux et tranquille. Est-ce que cela se pouvait ? Je me suis laissé tenter à fonder près de Paris, à Asnières un grand restaurant d'été, où j'ai mangé les

deux tiers de ma fortune, mon gendre, un banquier, un gredin, m'a emporté le reste, ma pauvre femme est morte de chagrin et me voici. Si nous revenons à notre récit.

— Dans un instant. Dites-moi, auparavant par quels chemins vous étiez arrivé à la fortune.

— Vous désirez un aperçu de mon existence, nomade, c'est bien facile. A douze ans, j'entrai gâte-sauce à Lyon, à l'hôtel des ambassadeurs, — voyez que ce n'est pas d'hier. — Grâce à la puissante protection d'une dame — une grande dame s'il vous plaît — qui me voulait du bien, j'étais à vingt ans dans les cuisines du comte Bacciocchi.

Le beau frère de l'Empereur Napoléon ?

— Rien que cela. D'Italie, après la chute de l'Empire j'ai pérégriné en Espagne, chez le comte de Medina ; d'Espagne en Autriche, chez le prince de Metternich ; d'Autriche en Russie, chez le général Strogoneff. Puis je vécus en Angleterre avec lord Brunsfield, et lord Chatam, en France avec le fameux banquier Hollandais Van-Hoven, enfin je gérai à Paris le Cercle des étrangers. Ce fut la dernière étape de mes succès. Après ma déconiture, seul, sans fortune je revins dans mon pays, à Chalon, où j'entrai à l'hôtel du Parc, pxis à bord de l'hirondelle numéro 3, où s'il plaît à Dieu, je terminerai ma carrière, avec mon ami Devichet.

— Voici une existence bien remplie.

— N'est-ce pas, monsieur ? Comprenez-vous alors que je puisse juger à première vue, pour ainsi dire, de la nationalité des gens, rien qu'à leur manière de commander.

— Vraiment ! vous reconnaissez la nationalité d'un voyageur rien qu'à sa manière d'ordonner son dîner.

— Oui, certes. Chaque homme, selon son caractère ses habitudes, son pays, a une façon particulière d'agir dans les débuts de l'importante fonction absolument nécessaire à l'existence, aussi bien que dans l'accomplissement de cette fonction.

— Je serais curieux de connaître votre façon de procéder.

— Je vais vous satisfaire, si cela peut vous intéresser, car nous avons toute notre journée, et par conséquent grandement le temps de terminer votre enquête.

— Vous avez parfaitement raison, papa Lachaud. Allez-y donc de votre dissertation, répondit Pierre Lafon, qu'amusement et instruisent à la fois les remarques, du reste fort judicieuses du bonhomme. Il tenait aussi — et cela dans l'intérêt de son estomac, pour le déjeuner à venir — à flatter l'amour propre du vieux fricoteur, qui aimait presque autant faire parade de spirituel et fin conteur que passer pour artiste en l'art de sauter des rogaons ou de saisir un cuissot de chevreuil.

C'est pourquoi, tout heureux de l'autorisation, notre Chevet chalonnais allait se lancer dans ses diges-

sions quand son ami, le capitaine, demanda la parole pour un rappel au règlement.

— Il serait ce me semble, urgent, dit-il, autant dans l'intérêt de l'honorable orateur, que dans celui de ses auditeurs attentifs, de ne pas trop laisser notre vin s'éventer. Il n'y a rien de mauvais comme le meilleur des vins, quand il a perdu son arôme et son feu. Qu'en dites-vous messieurs ?

XI

OU LE PÈRE LACHAUD FAIT PREUVE D'UN REMARQUABLE
ESPRIT D'OBSERVATION.



La motion, aussi sensée que flatteuse de l'honorable capitaine de l'*Hirondelle* n° 3, fut acceptée par acclamation, à l'unanimité des suffrages des membres présents.

Puis chacun, conjointement et simultanément, étendit vers la table sa main impatiente, saisit dans une voluptueuse étreinte, le récipient de cristal que dorait d'un tendre reflet la liqueur qu'il contenait; puis, après le choc amical, toujours en usage dans la vieille et excellente Bourgogne, transvasa consciencieusement de la coupe insensible dans son pharynx frémissant d'espoir, le jus délectable que, suivant maints historiens, nous devons au bon empereur Probus. Si le fait est vrai, voilà un empereur, qui, plus que ses confrères empourprés, a mérité une statue. Il a fait au moins une bonne action dans sa vie.

Quand les coupes reposèrent sur la table, le père Lachaud passant discrètement la manche de sa veste blanche sur ses lèvres, humides encore du baiser de la blonde liqueur, commença la dissertation que ses compagnons se mirent en devoir d'écouter avec la plus religieuse attention.

— Ce n'est un mystère pour personne, dit-il, que chaque peuple a sa nourriture qui lui est propre. En Angleterre c'est le plumpuddig, en Allemagne la choucroute, en Italie le macaroni, en France les grenouilles, à Marseille la bouillabaisse; les Chinois se régalaient de nids d'hirondelles, les Hottentots de fourmis, les Indous de larves, les Peaux-Rouges de sauterelles, etc., — il n'est donc pas étonnant que de même que les peuples diffèrent sur la nourriture, ils diffèrent également sur la manière de procéder à l'importante opération de la mastication.

— Cela est vrai.

— Poser la question, c'est la résoudre, il n'est be-

soin pour cela d'aucune preuve, c'est pourquoi je suis persuadé que, vos souvenirs et vos observations personnelles aidant, vous serez fixés et me dispenserez de fournir des preuves à l'appui de mon dire.

— Bravo !

— Très-bien !

(Longs applaudissements).

L'orateur s'inclina modestement et continua la dissertation.

— Nous allons, si vous le voulez bien, commencer notre série de portraits, pris sur nature, par le français — j'entends le français qui sait vivre. — Considérez, au moment où il pénètre dans la salle à manger, ce viveur de bon ton, mis à la dernière mode et fouettant de sa badine la poussière de ses bottines. Il s'avance sans morgue et sans embarras, choisit une place d'où il pourra voir les dames, ou l'asphalte des boulevards, s'assied simplement, croise négligemment les jambes, ajuste son lorgnon — quand il en porte — et s'adressant *mezzo voce* au garçon qui accourt empressé :

— Quel est le plat du jour ?

— Monsieur, tel plat.

— Bien. Passez-moi la carte et servez-moi un madère.

— Voici, Monsieur.

— Avec le plat du jour, notez un maquereau à la maître-d'hôtel, un rognon au madère, un légume quelconque, un dessert assorti, sans oublier le roquefort.

— Et le vin.

— Parbleu ! Une demie chablis avec les huîtres, pour prendre patience. Au déjeuner une bouteille de Thorins — il y en a qui préfère le Corton ou le Saint-Péré ; — et avec le dessert, une demie de champagne.

C'est compris, n'est-ce pas ?

— Oui, monsieur.

— Alors, donnez-moi le journal.

Tel est, à peu de chose près, le dialogue qui s'établit entre le garçon et son client. Il y a cependant encore, dans l'espèce, comme type généraux, le bourgeois pingre et le bourgeois goinfre. Le premier discute longuement le prix, tout en recherchant ce qu'il y a de meilleur et donne généreusement deux sous de pourboire au garçon ; le second, ainsi que le gandin, commence par les huîtres, mais ajoute au menu une terrine de foie gras, un homard, des petits pieds et termine son repas en en dévorant un buisson d'écrevisses. Mais celui-là n'est qu'un anglais incomplet, voilà tout.

— Très-bien ! firent les auditeurs en riant de tout cœur.

— A l'Italien, qui s'exprime poliment toujours et qui du reste est peu gourmand, il faut des primeurs, des crèmes, des fruits et des vins chargés en alcool ; à l'Espagnol assez sobre également, des hâchis etc., viandes et légumes fortement épicés, des fruits sucrés et des vins brûlants. Celui-ci a généralement le verbe

haut. L'Autrichien a une toquade pour la cotelette de porc ou les filets au madère, de même que pour l'endouille frite, arrosée de vin blanc. L'Allemand préfère les salaisons avec *das Bier*. Le Russe aime le poisson, le gibier et le vin de France, notamment le Champagne. Le Hollandais, avant de commander, passe à la cuisine goûter les sauces... Enfin, l'Anglais.

— Ah! nous y voilà.

— Oui, c'est autre chose. Milord entre calme et digne, — il sortira dans un couple d'heures un peu moins calme. — Il s'assied, non avec cette désinvolture qui n'appartient qu'aux français, mais avec sa raideur habituelle; puis commence cet impayable dialogue:

— Aho! gââçonne, avant toute chaôse, séévez à moâ vieux bouteille xérès, avec petites biscuites, et friandises.

— Bien, milord. Et en suite?

— Aho! Ensouite, je dirai à vô. Séévez déjà, tô de souite.

Quand milord a absorbé deux ou trois assiettes de friandises fortement arrosées de xérès ou de porto, il passe à l'expédition du menu qu'il a fait lui-même et qui presque invariablement est ainsi composé: Beef-teck, pâté de poissons, ou salmis d'anguilles, lièvre en civet ou volailles à la mayonnaise, rôti de perdreaux, de gibier ou de mouton, plumpudding, montagne de desserts. Le tout abondamment mouillé de bordeaux, auquel succède le porto, auquel succède le whiskey, auquel succède enfin l'inévitable grog au rhum... Puis mylord, ayant allumé un cigare, fume gravement en attendant le thé et les sandwich. — Eh bien, messieurs, seriez-vous de force à suffire à pareille besogne?

Quoique pourvus, l'un et l'autre, d'un excellent appareil digestif, les deux auditeurs durent avouer qu'ils étaient incontestablement, sous ce rapport, bien inférieurs à nos voisins d'Outre-Manche.

En ce moment, Paul vint avertir son chef de file que l'heure du déjeuner approchait.

Se levant aussitôt, le père Lachaud regagna ses fourneaux, en promettant à ses amis de venir les rejoindre au plus tôt dans la cabine, pour prendre sa part du festin qu'il allait leur préparer de main de maître et dont tous deux, leur assura-t-il, se lècheraient encore les doigts huit jours après.

XII

OU PIERRE LAFON APPREND DES CHOSES QU'IL IGNORE ET N'A PLUS QU'A SUIVRE UN CHEMIN TRACÉ D'AVANCE.

Ainsi qu'il l'avait promis, maître Lachaud, une fois la presse de ses tables d'hôte terminée, vint retrou-

ver ses compagnons, qui, tout en l'attendant, se livraient — histoire de ne point perdre de temps — à l'étude expérimentale et comparée des divers plats chefs-d'œuvres d'art culinaire, que la main savante de l'émule de Vatel avait cuisinés.

Quand on fut arrivé à cette période de repos qui succède au travail de la mastication, quand le moka odorant fuma dans les tasses, on pensa à reprendre, au point où on l'avait laissée, la conversation relative à l'inconnu, c'est-à-dire au moment où il solda son repas pantagruélique.

— En quelle monnaie payait-il? demanda l'agent, qui avait repris son carnet de notes.

— Avec partie d'un billet de cinq cents francs.

— Avez-vous conservé ce billet?

— Je l'avais encore jeudi, et l'ai justement échangé à la personne qui vous précède dans vos recherches. Aurait-il une importance, au point de vue de l'enquête?

— Qui sait? Il ne faut négliger aucun indice. La lumière jaillit quelquefois d'un détail des plus futiles en apparence. Continuez, je vous prie, M. Lachaud.

— Ce qui me reste à vous dire est de peu d'importance. Après le déjeuner, il remonta sur le pont avec la petite fille, dont il avait bourré les poches de gâteaux, mais il se tint à l'écart, évitant de causer avec les passagers, empêchant surtout l'enfant ne s'éloigner de lui pour jouer avec d'autres petits. J'ai noté ce détail, car j'étais aussi sur le pont avec mon ami Devichel, ici présent, et sans en avoir l'air, nous observions tous deux l'étranger.

— Toujours cet esprit investigateur.

— On s'instruit à tout âge. Je termine, en ce qui me regarde, le capitaine parlera à son tour, et ce qu'il a à vous dire n'est pas moins intéressant. Vers cinq heures, l'anglais et sa fille redescendirent à la salle à manger. L'enfant, qui n'avait que fort peu faim, ayant, comme je vous l'ai dit, grignoté des gâteaux toute la journée, prit un potage maigre au riz sucré, son père, ou celui que nous croyions être tel, dévora, comme le matin, deux ou trois plats, but deux bouteilles de bordeaux et finissait à peine de dîner quand nous abordions au ponton de Chalon.

— À mon tour, fit le capitaine.

— J'écoute.

(A suivre)

— Toi ! un fidèle ? un frère ! Répondit Franz sur le même ton. Pourquoi n'avoir pas parlé plus tôt ?

Le geolier désigna le guichet.

— Je comprends. Mais comment es-tu ici mon geolier ? Sais-tu que tu risques la corde ?

— Je le sais répondit-il simplement. Voici comment je suis ici : Mon prédécesseur étant tombé malade, hors d'état de faire son service, je fus présenté au Gouverneur par Wilhem Knaben.

— Wilhem Knaben ?

— Oui, un allemand serviteur de la princesse, qui s'ect établi tavernier à la porte même du château, et qu'ils nomment ici Meinher Knabengut.

— A-t-il donc quelque pouvoir sur le Gouverneur ?

— Celui-ci affectionne tout particulièrement les allemands ; de plus Wilhem fournit au comte et au major les liqueurs et les vins de leur table, surtout les vins de France dont ils sont fort gourmands.

— Quel fidèle et intelligent ami que ce bon Wilhem ! Voyons, que dois-je faire, de mon côté, pour aider à ma délivrance ?

— Peu de chose, prince, vous plaindre beaucoup, à propos de tout, réclamer du vin de France et me traiter le plus durement possible, en présence de qui que ce soit.

— Ah ! le pourrai-je ?

— Il le faut. Tenez, j'entends un pas au loin. Ce doit être le gouverneur, commencez votre rôle.

Alors il se leva et alla se placer à l'entrebaillement de la porte, pendant que le prince élevant la voix criait sur un ton impérieux :

— Sortez d'ici, vous dis-je, que je ne voie plus votre visage odieux. Pourquoi est-ce vous qui me servez au lieu du jeune garçon ? je me plaindrai au gouverneur.

Celui parut en ce mouvement.

— Ah ! Monsieur le comte, laissez vous insulter un gentilhomme, un magnat par ce misérable valet ?

— Comment cela ? Que disais-tu donc au prince Rakoczy, mon brave Feller ?

— Rien qui eût dû le fâcher, monseigneur. Le prisonnier ne voyant pas son petit marmiton, auquel son maître a permis une sortie aujourd'hui, a commencé par m'injurier. Il m'a dit que ma figure lui déplaisait.

— Diable !

— Je lui ai répondu que mon visage était celui d'un fidèle serviteur de l'empereur et que les ennemis de notre bien-aimé monarque étaient des traîtres et ceux qui abandonnaient le giron de notre sainte église, des renégats.

— Brave Feller, on voit bien que tu ne connais pas les proverbes français comme doit les connaître le prince. Il y en a un surtout que tu ignores.

— Lequel, monseigneur ?

— *Toute vérité n'est pas bonne à dire.*

— Comte, je suis magyar ! s'écria Franz.

— Et moi aussi, prince. Mais il y a magyars et magyars. Ceux qui sont fidèles à leur roi. :

— C'est-à-dire traîtres à leur patrie, comte Antony, comme vous.

Le comte haussa les épaules et allait s'éloigner quand le prince, faisant un pas en avant, lui dit d'un ton redevenu calme :

— J'ai quelques réclamations à vous adresser, M. le gouverneur. Faut-il les formuler ou doi-je en référer à l'empereur ?

— Non pas. Expliquez-vous sans retard. Hors la liberté de quitter ces lieux.. et ma compagnie, je dois vous accorder ce que vous désirez...dans la mesure du possible.

— Je désire de l'encre et du papier.

— Puis-je connaître l'usage que vous voulez en faire ?

— Je veux rédiger une constitution destinée au royaume de Hongrie et Transylvanie pour le jour où je monterai sur le trône.

— Soit ! Répondit le gouverneur en riant. Vous aurez tout le temps de mûrir les articles de cette constitution. Continuez.

— Votre cuisinier ne varie pas son ordinaire. Les légumes et le laitage sont trop rares. Le vin laisse à désirer.

— Je donnerai des ordres en conséquence et le vin sera changé.

— Habitué au vin de France, ne pourrai-je en avoir de temps à autre, deux fois par semaine au moins.

— C'est entendu !

— Accordez-moi une dernière faveur.

— Laquelle ?

— Celle d'étrangler ce valet, acheva-t-il en désignant son geolier, qui roulait des yeux farouches.

— Essayez ! Fit celui-ci, d'une voix rogue, en montrant deux bras énormes musclés et velus.

— Bonsoir, prince Rakoczy, dit, en s'éloignant suivi du porte-clefs, le gouverneur qui riait aux larmes,

Une semaine entière se passa sans que le prince pût adresser la parole à son gardien, qui ne faisait qu'accompagner le marmiton.



(A Suivre.)

Le jeune Gomès ne le vit pas. Il frappait au grand portail.

— Holà ! patron ! cria-t-il, c'est moi !... C'est Gomès !...

Les deux battants s'écartèrent ; mais au lieu de Truxillo, ce fut Landry qui, menaçant et terrible, apparut au marmiton pétrifié.

L'écuyer appréhenda l'enfant par le collet de sa veste et le souleva de dessus sa jument. Celle-ci rentra d'elle-même à l'écurie, exemple que s'empressa d'imiter le cheval de don Diégo.

Landry, tenant Gomès suspendu entre ciel et terre, le porta jusqu'au seuil de la porte à bras tendu.

— Maintenant que tu as accompli ta mission, mon bon ami, dit-il au petit malheureux plus mort que vif, — il faut bien que tu en rendes compte à ton maître ?

Il entrebâilla la porte du caveau, lança Gomès à travers les ténèbres, referma l'huis à triple tour, jeta la clef au fond du puits, et courut rejoindre Lélio.

Celui-ci n'avait pas eu de peine à rattraper son rival. Don Diégo Diaz marchait lentement, la tête inclinée, en homme qui combine des projets compliqués.

Le comte le dépassa de quelques pas, puis fit volte-face et s'avança vers lui.

Cette manœuvre éveilla l'attention de don Diégo Diaz, qui leva les yeux, deux yeux jaunes et fixes comme ceux des reptiles.

Sans doute un pressentiment secret lui dénonça, à lui aussi, son adversaire, car il eut un soubresaut, et sa main se crispa sur la poignée de sa dague. En même temps, d'un regard inquiet et rapide, il mesura la courte distance qui le séparait de la maison de l'alcade, située à l'extrémité du bourg.

Cependant le comte, un radieux sourire aux lèvres, le poing sur la hanche et relevant sa cape avec sa rapière, avait mis le chapeau à la main.

— Pardon, cavalier, dit-il de sa voix la plus engageante, n'est-ce point à don Diaz de Huerta que j'ai la joie d'adresser ma révérence ?

— A lui-même, monsieur, répliqua l'Espagnol.

Lélio salua profondément.

— Quant à moi, reprit-il, je suis ce gentilhomme que vos gens n'ont qu'imparfaitement massacré à Madrid. La besogne est à refaire, sénor.

— Eh bien, répartit l'hidalgo avec un coup d'œil où débordait la haine, on la refera ; soyez tranquille.

— Qui sait !... riposta Lélio. Peut-être serez-vous mort d'ici à un quart d'heure, sénor assassin.

Diégo Diaz recula. Il crut à un guet-apens et sa pâleur naturelle prit des teintes cadavériques.

— Oseriez-vous attaquer un homme sans défense ? balbutia-t-il.

— Sans défense ? répéta le comte étonné. Vous portez une épée, ce me semble.

— Alors, fit l'Espagnol qui respira, c'est un duel que vous m'offrez ?

— Évidemment. Que supposiez-vous donc ?

Il y avait tant de loyauté dans la physionomie du gentilhomme, que don Diégo eut honte d'avoir eu peur. Aussi redoubla-t-il d'impudence.

— Seigneur Lélio, commença-t-il, ou maître Cornélius, ou quel que soit votre véritable nom, car, sans reproche, tous ceux que je vous connais me paraissent des noms de comédie...

— Vous êtes plein de sagacité, appuya le comte.

— Seigneur Lélio, donc, votre proposition me flatte et m'honore, et cependant, je l'avoue, elle me contrarie.

— En effet, dit Lélio. Quand il est si facile d'aposter des sbires au coin d'une rue ou de dénoncer un ennemi à la police, il est cruel, n'est-ce pas, d'avoir à le combattre à armes égales ? mais...

— Égales !... Ah ! non pas ! interrompit Diaz avec une infernale ironie. Vous êtes célibataire, seigneur Lélio, tandis que moi, je vais être père de famille.

En disant cela, l'Espagnol avait un sourire d'hyène. Il tirait sa barbe rougâtre, et c'était réellement une hideuse chose que ce visage livide, où se combattaient la rage et la fausseté.

Le comte frémit de fureur, mais il se contenta encore.

— Ainsi, vous refusez ? demanda-t-il.

— J'hésite, voyez-vous, sénor, jeme marie demain, et si ma femme me hait moi je l'adore. Risquer ma vie à la veille de posséder Dolorès serait-ce bien sage à moi ? Je suis friand de ma lune de miel, que diable ! et j'en imagine d'avance mille félicités...

Diégo Diaz avait bien calculé sa vengeance. Chaque mot de ce discours cynique entraînait comme un poignard au cœur de Lélio. Pâle et le front ruisselant, il luttait contre un désir féroce de plonger son épée dans la gorge de cet homme et de lui arrêter ainsi les paroles sur les lèvres.

— Enfin, bégaya-t-il d'une voix méconnaissable, oui ou non, vous battrez-vous ?

— Pourquoi me battra-t-je ? Parce qu'il vous a plu de trouver ma femme jolie ?... Eh bien ! décidément, non !

Il n'avait pas achevé, que le comte lui arrachait son feutre et l'en souffletait sur les deux joues.

L'Espagnol exhala un cri rauque. Il recula en chancelant et dégaina sa rapière. Lélio avait déjà l'épée à la main.

— Ah ! ah ! s'écria-t-il, te voici, je crois, plus raisonnable. En garde, espion ! en garde, assassin !... Je suis pressé !...

— Et moi donc ! répondit Diégo qui remit sa rapière au fourreau. Je suis plus pressé d'épouser la sénorita que vous ne l'êtes, vous, de me porter en terre.

Le comte demeura muet et comme frappé de la foudre. Devant une telle couardise, son âme se soulevait de stupeur et de dégoût.

Alors Diégo Diaz, qui riait d'un rire de spectre, et qui, tout en riant, déchiquetait ses gants avec ses

ongles, Diégo Diaz lui cria :

— Au revoir, don Lélío ! Vous apprendrez bientôt qu'il est dangereux de cultiver à la fois l'amour et la politique. Jusque-là vivez en joie... et que la pensée de mon bonheur conjugal vous soit légère !

— Misérable ! exclama Lélío hors de lui.

Mais l'espagnol était déjà loin. Quelques minutes plus tard, il entra chez l'alcade.

Cette scène en pleine rue, en plein soleil, avait eu pour spectateur quelques passants qui examinaient curieusement le comte.

— Aux chevaux ! vite aux chevaux ! lui chuchota Landry à l'oreille.

Et Lélío se laissa entraîner.

— Par mon blason ! murmura-t-il en s'essuyant le front, il y a des jours où l'on regrette d'être gentilhomme ! A quoi tient-il que je n'ai tué ce lâche !

— Corbleu ? s'écria l'écuyer il fallait donc me faire signe ! Moi, qui ne suis point gentilhomme et qui ne me pique pas de ces délicatesses je lui eusse tout bellement planté ma dague entre les deux épaules.

— Un assassinat !... fi donc !

— Fort bien, grommela Landry. Grâce à vos idées chevaleresques, nous ferons avant peu connaissance avec la torture et l'échafaud.

Le comte ne répondit rien. Il parut tomber peu à peu dans une méditation profonde et douloureuse : jusqu'à l'hôtellerie, il ne prononça pas une parole.

Mais une fois dans la cour de l'auberge et tandis que Landry lui présentait l'étrier, Lélío poussa un soupir et s'écria d'une voix éclatante qui fit bondir le serviteur :

— Allons !... tout est dit... j'y renonce.

— A quoi !

— A cet enlèvement !

— Plaît-il ?

— C'était un rêve impossible !... Oublions-le !

— Ah ! mon Dieu, balbutia l'écuyer tout éperdu des joie.

— L'expédition est terminée, Landry. Nous quittons l'Espagne.

— Quoi ! aujourd'hui, monsieur ?

— A l'instant même.

— Et où allone-nous...

— En Flandre.

L'écuyer sursauta. Un rapide mirage fit passer devant ses yeux éblouis les gras pâturages, les joyeuses kermesses et la bière écumeuse de son pays natal.

Il s'élança en selle avec la légèreté d'un jeune homme, et, tous les deux, le maître et le valet, prirent à bride abattue la route de Pampelune.

Ce fut d'abord une course éfrénée.

Les chevaux, excités par une triple ration d'avoine, laissèrent en un clin d'œil Agréda bien loin derrière eux.

Puis le château, avec ses tourelles sombres et les

ombrages mystérieux de son parc, apparut et disparut comme un rêve...

Chose étrange ! Lélío n'avait même pas levé les yeux sur le balcon de Dolorès.

Enfin, la route se déroula, blanche et ensoleillée à perte de vue, et, durant une heure, le comte galopa sans pousser un soupir, sans tourner une seule fois la tête vers ce petit hameau où il avait caressé tant de projets et d'espérances.

Landry n'en revenait pas.

Mais, au bout d'une heure, l'ardeur de Lélío sembla tomber tout-à-coup, et, mettant son cheval au pas :

— Assez couru ! dit-il, ménageons nos montures.

— Bah ! riposta vivement l'écuyer, elles ont le diable au corps et sauront bien dévorer vingt lieues d'ici au lever de la lune.

— A quoi bon ?

— Comment, à quoi bon ? .. Gagnons la frontière, morbleu ! et alors, il sera temps pour nos chevaux de s'étendre sur la paille, pour nous de nous reposer dans de bons lits.

Le comte se prit à rire.

— Ah ! ça ! mon pauvre ami, t'es-tu donc imaginé que je m'éloignais pour tout de bon d'Agréda ?

Landry ouvrit une bouche énorme.

— Vous me l'aviez affirmé, balbutia-t-il. Que disiez ! vous me l'avez crié à pleins poumons, tout à l'heure, dans la cour de l'auberge...

— Je te l'ai crié pour que Truxillo et Gomès qui m'écoutaient, accrochés au soupirail de leur cave, pussent le répéter à don Diégo.

— Patatras ! fit l'écuyer, me voilà plus loin que jamais de la Flandre.

— Allons donc !... n'en prendrons-nous pas le chemin cette nuit même, en compagnie de la senorita ?

— Si don Diégo veut bien le permettre.

— Don Diégo me suppose parti pour toujours, don Diégo dormira cette nuit sur ses deux oreilles et nous aurons le champ libre.

Landry hocha la tête d'un air incrédule.

— Tais-toi, j'ai tout prévu ! interromp t Lélío.

Landry se tut ; mais dès cet instant, il ne cessa plus d'explorer la route, à droite et à gauche et derrière lui.

La chaleur était énervante ; l'air brûlait les yeux, et dans l'herbe courte et grillée, les sauterelles aiguillaient sans trêve leur cri métallique.

Le comte, épuisé de fatigue, s'était abandonné à l'allure molle de son cheval. Presque assoupi comme lui, lorsque soudain son écuyer lui effleura le genou.

— Vous n'aviez pas prévu ceci, monsieur le comte.

Il se retourna sur sa selle. Du bout de son fouet, Landry désignait l'extrême horizon où venait de s'élever une sorte de nuée blanchâtre.

— Qu'est cela ! murmura Lélío.

— Cela, monsieur, c'est don Diégo qui n'a pu digérer ses deux soufflets.



Le comte fronça le sourcil.

— Et qui, apprenant votre départ, furieux de voir sa vengeance lui échapper, s'est lancé à votre poursuite.

La nuée se rapprochait. C'était maintenant un tourbillon de poussière.

— Si c'est lui, dit Lélío, il n'est pas seul, ce me semble.

— Parbleu ! ricana l'ancien soldat. Don Diégo considère le duel comme un préjugé barbare. Il préfère les batailles rangées.

— Par notre-Dame ! s'écria le comte en abritant ses yeux de sa main, ils sont toute une bande !

— Oui ; mais nous sommes bien montée et nous avons de l'avance. Détalons, monsieur, détailons !

Les deux chevaux détailèrent comme le vent.

De leur côté, les ennemis redoublaient de vitesse. Néanmoins, Lélío et son valet gagnèrent sensiblement du terrain : Au bout d'une heure, le tourbillon était hors de vue.

— Hop ! hop ! encore un coup d'éperon, dit l'écuyer et du diable s'ils nous rattrapent. Piquons !

— Au contraire ! fit impérieusement Lélío. Halte !

Et il arrêta si brusquement son cheval, que la pauvre bête plia sur ses jarrets de derrière.

— *Godverdome !* hurla Landry en s'arrêtant de même, est-ce que par hasard, vous voudriez que nous combattions une armée à nous deux, monsieur le comte ?

— Silence ! fit le gentilhomme. Nous voici arrivés.

— Arrivés ?... où donc ?... répondit l'écuyer stupéfait.

Je ne vois que le soleil qui poudroie et les arbres qui verdoient.

En effet, rien ne distinguait cet endroit du reste de la route, qui continuait de courir entre deux rangées de taillis épais et touffus.

Lélío cependant mit pied à terre, saisit son cheval par la bride, et relevant quelques branches qui masquaient un passage sur le côté gauche du chemin, il s'engagea sous la feuillée.

Landry le suivit de près.

Ils rencontrèrent alors un étroit sentier, invisible à quiconque n'en eût pas connu l'existence. Ce sentier serpentait à travers un petit bois plein de mystère et d'ombre.

Les fugitifs attachèrent leurs montures à un arbre, tirèrent des fontes leurs pistolets qu'ils armèrent, et revinrent se tapir au bord de la route, derrière un impénétrable rideau de feuillage.

Cinq minutes ne s'étaient pas écoulées, qu'un fracas semblable au tonnerre ébranla le sol ; puis une troupe de cavaliers passa, emportée par un galop furibond.

Si vite qu'eût disparu la cavalcade, Lélío avait compté huit hommes armés jusqu'au dents, et à leur tête Diégo Diaz.

Landry eut un éclat de rire muet.

— Allez, mes enfants ! .., chuchota-t-il. Marchez

toujours de ce train-là .. et vous arriverez bien avant nous dans les Flandres !..

Lélío, l'œil en feu, la lèvre dédaigneuse, écoutait se perdre au loin le galop retentissant.

— Huit hommes ! dit-il avec mépris. Don Diaz fait mesquinement les choses !

— Diantre ! vous êtes difficile, mon maître !.. En si peu de temps le digne seigneur n'aura pu réunir un plus grand nombre d'assassins. Excusons-le, et démenageons.

Le comte haussa les épaules.

— Fuir ! dit-il, et pourquoi ?

— Parce que, ne nous rencontrant pas devant lui, don Diaz se doutera que nous sommes restés en arrière et qu'il rebrousse chemin.

— Qui sait ? peut-être continuera-t-il jusqu'au soir sa poursuite imaginaire.

— De grâce, monseigneur, pas d'imprudence ! Nous ne pouvons pas rester ici !

— Soit, dit Lélío en souriant. Suis-moi. Je défie don Diégo de nous dénicher, là où je vais te conduire.

Et reprenant en main leurs chevaux, le gentilhomme et son écuyer s'enfoncèrent dans le petit bois.

IX

LA MAISON DU CORDIER

Après une marche assez pénible à travers les taillis, Lélío et son serviteur aperçurent enfin une misérable chaumine, ensevelie, pour ainsi dire, au fond de la verdure et complètement dissimulée par un pli de terrain.

— Voici notre retraite ! a monça le comte.

— Par saint Landry, mon patron ! s'écria Landry émerveillé, quand et comment avez-vous fait cette trouvaille ?

— Tu vas le savoir. Menons d'abord nos bêtes à l'écurie.

— L'écurie ? répéta d'un air de doute l'écuyer, en examinant la mesure, qui était plus haute que large. Où diable peut-elle être, cette écurie ?

— A cinquante pas de la maison, répondit Lélío, dans le bois, sur la gauche. Viens, suis-moi

Et, chemin faisant, il mit son écuyer au courant de son voyage à Pampelune, ainsi que de la manière dont il avait employé la nuit précédente. Comme il achevait son récit, ils débouchèrent à l'entrée d'une clairière.

(A suivre)

LE

7

BAISER DE JUDAS

(SUITE)



La cavalerie avait beaucoup souffert et les Kurucz comptaient trois mille morts environ tandis que les Camisards n'avaient eu que cinq hommes blessés et un mort.

Quand les Autrichiens purent pénétrer dans le camp abandonné ils n'y trouvèrent plus personne, les blessés eux-mêmes avaient été emportés et mis en lieu sur. Sur l'ordre du général Schmidt, l'armée impériale vint alors mettre le siège devant Munkacz.

Cependant, bien fortifiée, adossée aux montagnes, approvisionnée pour longtemps, la ville pouvait et devait, sous le commandement de Franz Rakoczy tenir en échec pendant de longs mois une armée démoralisée comme celle qui était sous ses murs. La valeur du prince Franz comme général et tacticien n'était pas à établir, il avait fait ses preuves, c'est pourquoi le roi Léopold 1^{er}, dont l'âge avait adouci le caractère, résolut d'acheter la paix qu'il ne pouvait conquérir qu'au prix de pénibles efforts. Il avait besoin du reste de toutes ses forces, l'empire étant attaqué à la fois sur l'Adige et sur le Danube, par la France, la Bavière et le Nuremberg.

En raison de ces dispositions pacifiques, le treizième jour du siège le prince Korassy, envoyé de l'empereur d'Autriche, fit demander au roi des Kurucz un sauf-conduit pour pénétrer dans la place, afin de remettre aux mains mêmes du chef de l'insurrection hongroise les propositions de Léopold 1^{er}.

L'envoyé de l'empereur fut reçu par le roi des Kurucz, entouré des débris de ces pairs et des principaux de la cité.

— Prince Rakoczy, lui dit-il, l'empereur mon mon maître, ainsi que vous le verrez par ces lettres patentes, que j'ai l'honneur de remettre entre vos mains, désire éviter une plus longue effusion de sang. Il est disposé à accorder à tous l'amnistie la plus large. Chacun pourra rentrer dans ses foyers sans être inquiété et il sera stipulé des conditions avantageuses pour le corps français, soit qu'il consente à servir dans l'armée impériale, soit qu'il désire s'établir sur un point quelconque de l'empire.

— C'est bien là le désir de l'empereur, dit Franz, qui suivait sur le parchemin impérial les paroles de l'ambassadeur. Je crois que Sa Majesté est de bonne

foi. Aux promesses formulées il faut une conclusion, une condition,

— Cette condition, prince, elle est dans ce second parchemin.

— Lisez, Monsieur l'ambassadeur.

— « L'amnistie universelle et complète accordée par Ma volonté Impériale, sera proclamée aussitôt que le prince Franz Rakoczy aura remis entre nos mains la ville de Munkacz et se sera lui-même constitué prisonnier. La vie du prince est sauve, sa captivité ne sera que momentanée; elle dépendra de sa sagesse et de celle de la nation Hongroise. Fait à Vienne, en notre palais, le 6 du mois d'août 1700. Signé: Léopold 1^{er}, Empereur d'Occident. Roi de Hongrie, de Transylvanie et de Bohême. »

La lecture de ce document émotionna vivement le conseil qui délibéra pendant que l'envoyé de l'empereur attendait dans une autre salle la décision qui serait prise.

Le comte Nadasdy, prenant la parole, déclara qu'il n'y avait nulle confiance à accorder aux paroles de l'empereur qui contre toutes lois et toutes promesses avait fait périr sur l'échafaud, le 30 avril 1672, l'illustre Pierre Zrinyi, François Francopan et son propre frère Joseph Nadasdy.

Pero Szegedinac fut de cet avis et ajouta qu'on pourrait reconstituer les débris de l'insurrection et recommencer la lutte en faisant une guerre de partisans.

Alors le magnanime magyars, le roi des Kurucz, parla à son tour.

— Je vous remercie, mes amis, mes frères, de ces vaillantes et généreuses paroles, mais ma résolution est prise d'une façon irrévocable. Il est inutile d'exposer plus longtemps vos jours précieux qui, dans peu de temps, soyez en certains, seront utiles à la patrie. Oui, si notre vainqueur pense m'abattre ou me corrompre il se trompe étrangement. Nous recommencerons cette lutte, impossible aujourd'hui, et tâcherons d'éviter de commettre les fautes qui nous ont été si fatales, car si nous avions tenu jusqu'à l'hiver dans nos retranchements la grande Hongrie entière eut été avec nous. Le mal est fait aujourd'hui, n'en parlons plus, mais que cela serve de leçon aux impatientes. Venez, frères, embrassez votre roi qui n'hésite pas à donner sa vie et sa liberté, pour conserver les vôtres.

— Vive ! Vive ! Vive le roi des Kurucz ! s'écrièrent d'une seule voix les compagnons d'armes de Franz Rakoczy.

A ce moment Marie de Hesse-Rheinsfeld, qui avait assisté muette et digne, à cette scène émouvante, se leva. On fit silence.

— Magyars, dit-elle d'une voix ferme, votre roi a raison. C'est à lui de payer pour tous. Va, mon noble seigneur où la patrie et l'humanité te convient. Il est beau, il est grand de te sacrifier pour ceux qui ont mis en toi leur confiance. Tu étais le plus vaillant des guerriers, tu seras le plus noble des hommes et le

plus grand des rois. Ta patrie sera fière de toi, mon vénéré seigneur, mon bien-aimé époux, comme de ton ancêtre Jean Rackoczy, le martyr populaire.

— Oui ! Oui ! crièrent les magyars émus, enthousiasmés.

— Va, Franz Rackoczy, va rendre aujourd'hui Munkacz, comme ta mère la grande Hélène Zrinyi la rendit il y a treize ans le 6 août 1687. Tes frères et ta fidèle compagne veillent sur toi, si tu est prisonnier nous te délivrerons, si tu meurs nous te vengerons ! N'est-ce pas magyars ?

— Nous le jurons ! s'écrièrent-ils en étendant leurs mains loyales et vaillantes.

— Merci ! mes féaux, merci ! répliqua le prince. Et toi, ma belle, ma sublime épouse, que le ciel a créée exprès pour moi, reçois mon dernier baiser. Magyars je vous confie la princesse Rackoczy.

— C'est notre fille et notre sœur !

— Adieu vous tous que j'aime !

— Non pas adieu mais au revoir ! fit la noble jeune femme, qui, malgré son courage, demeura sans force et toute en larmes entre les bras du vénérable comte Nadasdy.

Alors, calme comme en un jour de fête, le fils d'Hélène Zrinyi fit ouvrir les portes de la ville et sortit sans armes, fier, sur son cheval de bataille, à côté du prince Korassy, envoyé de l'Empereur Léopold 1^{er}.

XI

LA FORTERESSE DE NEUSTADT. — UN OURS MAL LÉCHÉ

UN AMI INATENDU.

Quand parut au dehors de la cité le géant magyar, semblable au géant gaulois Vercingétorix venant se rendre à Jules César, le baron Schmidt, général en chef de l'armée autrichienne, n'imitant pas le consul romain, s'avança avec empressement au devant de son ennemi et se découvrit pour rendre hommage à sa vaillance et à son malheur.

Ce que voyant, l'armée impériale debout dans la plaine, comme les insurgés penchés sur les remparts de la ville, poussèrent de longues acclamations en faveur du général autrichien ; et le prince lui tendant la main dit à haute voix :

— Baron, vous êtes digne de votre fortune. Ce m'est une consolation dans mon malheur, d'avoir été vaincu par vous.

— Prince, répliqua le baron, la victoire est au

nombre. Si la fortune avait récompensé le courage et génie, c'est vous qui seriez vainqueur. Je regrette que nous soyons ennemis. Commandées par vous les armées impériales seraient invincibles.

Franz Rakoczy s'inclina sans répondre

Selons les ordres exprès de l'empereur, le prince, toujours accompagné de l'émissaire de Léopold 1^{er}, partit sous bonne escorte pour Neustadt où il fut remis aux mains du comte Georges Antonyi, gouverneur de la ville pour Sa Majesté

Ce gouverneur avait été choisi avec raison par les jésuites qui dominaient à la cour de Vienne ; c'était un ennemi avéré des insurgés, étant lui-même un magyar transfuge vendu à l'Autriche. Ainsi que cela arrive toujours en pareil cas, il aimait à se venger sur ses compatriotes de sa propre infamie.

Léopold pouvait donc dormir sur ses deux oreilles et attendre que les ennuis de la captivité, ayant adouci l'humeur du prince et modifié sa manière de voir, il pût tenter de l'emener à lui, ce qu'il espérait faire. Il était confirmé dans cette pensée par le général Schmidt pour qui le jeune prince était un héros appelé à une haute destinée.

Mais telle n'était pas l'opinion du comte Antonyi ni celle du major Vernsteiner qui partageait avec le comte les fonctions de geolier du roi des Kurucz.

C'est pourquoi le gouverneur, en recevant le prisonnier des mains du prince Korassy, put répondre à l'émissaire de l'Empereur :

— Dites, prince, à sa Majesté, que le prisonnier ne sortira d'ici que sur son ordre. La citadelle est à l'abri d'un coup de main, la garnison est fidèle et je veille.

La ville forte de Neustadt était située sur une colline s'élevant sur les bords du Danube, qui baignait les faubourgs de la cité. Elle se composait de la ville courant au flanc de la colline et de la citadelle qui, debout au sommet dominait à la fois la ville et la campagne. On pénétrait dans la citadelle, qu'on nommait aussi le château, par un pont-levis flanqué de deux tourelles.

Une partie du château avait été transformée en prison et affectée au séjour des coupables de lèse-majesté. C'était le cas de Franz Rakoczy

La ville comptait environ trois mille habitants, tous autrichiens de cœur et dévoués à leur souverain. La moitié au moins était d'origine allemande.

Quant à la garnison, elle se composait d'un millier d'hommes au plus en l'état actuel, n'ayant pas à craindre la venue de l'ennemi. Deux cent cinquante occupaient la citadelle sous le commandement immédiat du major Vernsteiner.

Outre les deux cent cinquante soldats et leurs officiers, le personnel du château comptait seulement six personnes y compris le prisonnier. C'étaient le gouverneur, le cuisinier et ses deux marmitons, le geolier qui cumulait les fonctions de porte clefs et de valet de chambre du gouverneur, enfin le prisonnier.

Ces six personnes habitaient à elles seules une aile entière du château, le gouverneur ne devant jamais, pour ainsi dire, perdre de vue son précieux captif.

Telle était la demeure qu'on avait offerte pour asile au roi des Kurucz, et il avait dû s'en contenter. Sa prison, du reste, était relativement confortable, et se composait d'une chambre à coucher et d'une salle à manger, seulement le mobilier était des plus modestes, mais le prince était un soldat accoutumé à la dure. La première pièce, la salle à manger, était fermée par une porte solide ornée d'un guichet qui permettait d'inspecter l'intérieur.

Quelque peu gaie que fut sa demeure, l'ex-roi prit bravement son parti.

Franz Rakoczy, plein de confiance dans l'intelligent dévouement de sa chère Marie, de son fidèle Wilhem et de ces vaillants compagnons d'armes, accepta sa captivité avec une résignation qui réjouit fort le cœur du traître Antonyi, lequel osa espérer en faire un renégat comme lui-même. Alors, pour occuper autant que possible ses loisirs forcés, le prince élaborait dans le silence de sa cellule un projet d'organisation civile et militaire pour le jour, qui ne pouvait être loin, où il serait appelé par le vœu du peuple et la fortune des armes au gouvernement de son pays.

Toutefois, malgré ses travaux intellectuels, ses rêves d'avenir, la vie s'écoulait triste et monotone. Toujours les mêmes personnages, le même mutisme du geolier et du marmiton chargé de le servir, la même stupidité du major, la même politesse ironique du gouverneur, quand il était à jeun, la même grossièreté quand il était gris, ce qui lui arrivait parfois. C'était, en effet, avec l'amour de la chair, le péché mignon du noble seigneur qui cherchait dans l'ivresse soit une distraction à sa vie solitaire, soit l'oubli de son infamie.

Il ne voyait donc que quatre visages : l'un pâle et bilieux, celui du gouverneur, le second couperosé et sanguin, celui du major, le troisième insignifiant, celui du marmiton, le quatrième triste et maladif, celui du geolier; encore ce dernier, le plus sympathique à coup sur, disparut tout d'un coup. Deux mois après l'arrivée du prince, le geolier étant tout à fait malade fut remplacé par une espèce d'ours, couvert de poils, aussi gracieux que l'animal auquel il ressemblait.

Cette existence avait cependant une variante, tous les dimanches matin, le prisonnier était conduit à la chapelle catholique, dans l'enceinte même du château.

Il avait consenti à cette exhibition contraire à ses sentiments religieux, par politique d'abord, puis par distraction, car après l'office il pouvait, jusqu'à l'heure de midi, voguer en liberté dans une cour close, n'ayant pour témoin que la sentinelle qui se promenait indifférente et ennuyée sur les glacis de la citadelle.

Il demeurait deux heures durant en cet endroit,

tantôt habituant ses jambes oisives à l'exercice de la marche, tantôt considérant, à travers les meurtrières du fort, la campagne lointaine qui se déroulait à l'horizon.

Cependant les jours se succédaient toujours calmes et longs, et nul signal ne lui parvenait. Il vivait dans une ignorance complète des choses du dehors, et cette ignorance ne laissait pas que d'assombrir parfois son esprit. Toutefois, il domptait rapidement ce découragement momentané et se relevait plus fier, plus sûr de ses amis et de lui-même.

Un dimanche matin qu'il rentrait de sa promenade hebdomadaire, triste et pensif, le geolier, qui l'attendait ouvrit rapidement la porte et la referma aussitôt derrière le prince. Alors quelle ne fut pas sa surprise de voir sur sa table, fixé dans le bois, un long poignard traversant un papier plié.

Au comble de l'émotion il se retira dans la chambre du fond, cacha le poignard dans sa poitrine et déploya le papier où deux mots seulement étaient écrits en langue française, de la main de la princesse. Ces deux mots étaient : Patience, Espoir.

Il baisa le billet chéri et le plaça à côté de l'arme bénie en murmurant :

— Quel ami a visité ma prison ?

En ce moment on ouvrit la porte. C'était l'heure de son déjeuner.

Le prince, qui souvent ne se dérangeait pas, s'avança rapidement. Il considéra d'abord l'enfant, puis le geolier qui demeurait debout dans l'embrasure. Chose étrange ! Cet homme qu'il dédaignait de regarder, cet homme qu'il croyait son ennemi, avait les bras en croix sur la poitrine selon la mode des Kurucz devant leurs chefs.

Franz, le cœur bondissant de joie allait s'élancer vers le geolier, mais celui-ci, décroisant les bras, mit un doigt sur ces lèvres.

Le prince s'arrêta et retomba assis, pendant que ses visiteurs sortaient.

Quand les pas se furent éloignés, le prisonnier poussa un long soupir de soulagement en murmurant :

Enfin !

Avec quelle impatience il appela l'heure du soir qui allait lui ramener un visage ami. Enfin, cette heure sonna, un bruit de pas se fit entendre; mais ces pas étaient ceux d'une seule personne, et ils venaient toujours deux ensemble. Le prince mit la main sur son cœur pour en comprimer les battements, et les yeux fixés sur la porte, il attendit.

La clef tourna dans la serrure et le Kurucz entra seul, portant le dîner du prisonnier.

Il laissa la porte entr'ouverte afin d'entendre facilement si quelqu'un approchait et saisit la main de son chef, qu'il baisa.

— Prince, dit-il tout bas, le moment approche, je l'espère.

LE

7

COUSIN DU DIABLE

PROLOGUE

LÉLIO l'Aventurier

(SUITE)

— Ce qui m'étonne, ajouta-t-il d'un air piteux, c'est de n'avoir vu arriver personne.

— Eh ! maladroît que tu es !..., s'écria le comte frémissant de colère, tu ne devines rien ! C'est à don Diaz que ce damné bandit a dépêché l'enfant ! c'est don Diaz lui-même qui, d'une minute à l'autre, va nous tomber sur les bras !

— Mille tonnerres !... Et par ma faute ! gémit l'écuyer.

— Allons, mordieu ! pas de jérémiades... Il s'agit d'aller nous cacher ailleurs... Le temps nous presse, partons !

— Mais... ma jument ?

— Au diable ta jument ! J'amène deux chevaux frais.

— Alors, il me faut une selle et une bride.

— C'est juste ! Cours, informe-toi, fouille le village ; à tout prix, procure-toi ces objets... et reviens vite.

Landry s'éclipsa comme s'il eût eu des ailes. Vingt minutes après il était de retour.

Lélio achevait d'expédier à la hâte un déjeuner qu'il s'était servi lui-même. Jugeant son déguisement désormais inutile, le gentilhomme avait quitté sa grossière défroque de bourgeois et revêtu un costume élégant et simple qui relevait encore sa haute mine.

— Sommes-nous prêts ? demanda-t-il.

— Oui, messire, et il n'est que temps de décamper.

— Pourquoi ?

— On s'attroupe devant l'auberge. Les voisins s'inquiètent de ne pas voir s'ouvrir le cabaret ni apparaître Truxillo.

— En route !

Ils descendirent. Comme ils traversaient la cour, des imprécations étouffées se dégagèrent d'un étroit soupirail à fleur du sol.

— Entendez-vous gémir notre hôte ? ricana Landry. Que diable aussi ! son maître le fait trop attendre !

Il n'avait pas fini d'articuler cette phrase qu'un

bruit de chevaux lancés ventre à terre retentit au loin, se rapprocha, puis s'arrêta devant la maison.

La cour était séparée de la rue par un large portail dont les battants de chêne se maintenaient fermés au moyen d'une barre de fer.

L'écuyer qui se préparait à soulever cette barre, laissa retomber son bras, colla son œil à une fente et, tout pâle, un doigt sur ses lèvres, se retourna vers Lélio.

Le comte, à son tour, regarda.

— Don Diaz ! murmura-t-il.

VIII

OU LÉLIO FAIT CONNAISSANCE DE DON DIAZ

Dans la rue, de l'autre côté de cette porte, derrière laquelle Lélio et Landry se tenaient en observation, deux cavaliers venaient de faire halte. Leurs montures fumantes attestaient la rapidité de la course fournie par eux.

L'un était le marmiton Gomès, juché sur la jument de Landry qu'il ramenait étreinte et poussive. Quant à l'autre, Lélio ne l'avait jamais vu, mais un secret instinct le lui fit connaître.

Don Diégo Diaz de Huerta paraissait avoir trente-six ans. C'était un homme de haute taille, maigre, osseux, au teint livide, à la barbe rare et roussâtre.

— Pouah ! la laide figure ! chuchotta Landry. Je m'explique le dégoût de la senorita !

Don Diégo descendit de cheval et jeta la bride aux mains de Gomès. Puis, examinant la maison où tout semblait calme et tranquille :

— Ils dorment encore, murmura-t-il. Préviens Truxillo. Je me rends de ce pas chez l'alcade.

— L'alcade ? répéta tout bas Landry. Pourquoi l'alcade ?

— Cet homme est décidément très fort, dit Lélio avec un sourire amer. Il a flairé en moi le conspirateur et il va confier sa vengeance à l'inquisition.

— Morbleu ! s'écria l'écuyer ! et le voilà qui s'éloigne !...

— Oh ! dit le comte, il n'ira pas loin.

Landry regarda son maître, dont l'œil brillait étrangement.

— Vous comptez le retenir ? demanda-t-il ébahi.

— Oui, certes.

— Par quel moyen ?

— Je vais le tuer, pardieu !

Alors ouvrant une porte basse pratiquée dans la muraille, le comte s'élança sur les traces de don Diégo.

LA

7

BELLE NANETTE

(SUITE)



Ce qui faisait éloquentes ces éloges que l'amitié décernait, c'est qu'ils étaient l'expression d'une absolue conviction. Aux yeux de Georges ; Antoine était réellement appelé à devenir un homme supérieur.

— Vous ne me parlez que M. de Preuil, et non de vous-même, interrompit à un moment Adrienne, qui sentait le besoin de dissimuler un peu, et de remercier, par un mot flatteur, celui qui venait de lui procurer de si douces émotions.

— Oh ! moi. J'étais si peu en évidence au collège D'abord, j'étais fort paresseux.

— Vraiment ! Vous ne vous flattez pas.

— Pourquoi le cacherais-je ? Le peu que je sais, je le dois à Antoine, qui luttait à tout instant contre mon indolence, qui était pour moi le meilleur des maîtres et le plus sincère des amis.

— Et vous l'aimez beaucoup ?

— Autant qu'on peut aimer un frère. Du reste, nous n'avons rien de caché l'un pour l'autre.

— Oh ! rien

— Rien, absolument. N'est-ce pas ainsi que vous comprenez l'amitié sincère. Confiance absolue et dévouement sans bornes.

— Je crois que si.

— Tenez, en ce moment, j'éprouve un grand chagrin, une peine réelle, et si je n'avais un ami comme Antoine, à qui je puisse le confier, un ami capable de me comprendre, conseiller, de me soutenir, je ne sais si je pourrais supporter ma douleur.

— Comme vous dites cela ? interrompit la jeune enfant toute émue. Ne vous faites-vous pas illusion ? Il me semble que souvent les jeunes gens doivent regarder comme un mal inguérissable une contrariété légère à laquelle ils ne pensent plus huit jours après. Tenez, mon frère....

— Oh ! Léon n'a que des impressions, comme il le dit lui-même, et cela passe vite.

Ils restèrent un instant silencieux. Adrienne brùlait de renouer la conversation. Georges le comprit.

— Tenez, mademoiselle, pour revenir à Antoine, je le vois si parfait, — autant que faire se peut, — si supérieur à tous les jeunes gens que je connais, que si j'avais le bonheur d'avoir une sœur, surtout aussi charmante que vous....

— Monsieur Georges !

— Je le répète, aussi charmante que mademoiselle

Adrienne, je voudrais qu'il la choisît pour femme, car celle-là serait heureuse entre toutes.

— Vous exagérez peut-être, dit-elle en rougissant beaucoup et affectant l'enjouement.

— Nullement.

— Et il... a sans doute déjà choisi.

— Non, je ne pense pas. Cependant je crois avoir deviné qu'un sentiment, dont il ne s'est pas encore bien rendu compte, ou qu'il dissimule adroitement, le possède tout entier. Il doit aimer, il aime certainement. Pour dépendre l'amour, comme il le faisait tout à l'heure en discutant avec Léon, il faut l'éprouvert n'est-ce pas ?

— Je le crois, dit-elle bien bas.

— Mais je ne saurai qui a gagné le cœur de mon ami. Et quand je le saurai.,

— Eh bien !

— Je vous le dirai.

— A moi !... Pourquoi ? Non pas... Monsieur... Je ne désire pas savoir..

— Si, à vous, mademoiselle, car j'ai deviné votre secret et peut-être le sien. Et si je l'ai deviné, c'est que j'aime aussi une charmante enfant, dont je suis séparé. Ayez donc toute confiance en moi.

— Que diable discutez-vous donc aussi vivement ? exclama Léon qui, après avoir grimpé au sommet de la Chaume, revenait à eux.

— En effet, dit M^{me} Parisot, avez-vous remarqué, M. Preuil, quelle animation ces enfants mettaient dans leur conversation ?

Un nuage passa devant les yeux d'Antoine, qui avait trop bien remarqué l'entente qui paraissait exister si parfaitement entre Adrienne et Georges.

— Ils devaient parler de choses très-sérieuses, sans doute.

— De poupées et de colifichets, dit Léon.

— A peu près. Nous étions sur le chapitre de la politique.

— Ah ! bah.

— Oui, nous parlions du nouveau ministère...

— Chinois, dit Léon.

— Justement, et nous nous proposons de réclamer pour toi le portefeuille du ministère de l'intérieur.

Et chacun de rire, à l'exception d'Antoine. Son regard interrogateur s'arrêta un temps sur les deux beaux enfants qu'il avait devant lui et quelque chose lui serra le cœur. Les paroles que Georges lui avait dites sur la montagne lui revinrent en mémoire et il crut avoir deviné le mot de l'énigme ; cependant, il ne se rendait pas compte des obstacles qui pouvaient entraver leur amour.

Toutefois, il sut se dominer, et rien ne parut changé sur son visage et dans son langage. Ses yeux seuls avaient une telle expression de tristesse quand, au moment de la séparation pour la nuit, ils se fixèrent sur ceux d'Adrienne, qu'elle en fut toute troublée.

XII

Comme il n'est, en effet, si bonne compagnie qu'il ne faille quitter, la promenade étant finie et les souhaits du soir étant échangés, Léon conduisit ses deux amis à leur chambre où, après une cordiale poignée de main, il les laissa libres de se livrer au repos.

Quand tous deux furent seuls, dans une immense pièce, au fond de laquelle se dressait un immense lit antique à rideaux jaunes, ils se mirent en devoir de se déshabiller. Le silence régna quelques instants, puis Georges, que l'idée de sa situation envahissait de plus en plus, se leva et, cédant à sa nature caressante, il passa ses bras au cou de son ami et l'embrassa avec effusion.

Encore sous l'impression de ce qu'il avait ressenti en contemplant Georges et Adrienne, celui-ci le repoussa doucement, mais lui voyant le visage mouillé de larmes, il s'écria :

— Eh bien ! qu'as-tu donc ?

— Je vais te le dire, si tu veux bien m'écouter, car j'ai besoin de m'épancher ; cependant laisse-moi pleurer un instant, cela me soulagera.

Alors il fut s'accouder à la fenêtre qui dominait le jardin vaste comme une prairie. La nuit était extrêmement calme, le ciel était constellé d'un million et plus de diamants étincelants, la brise n'apportait à l'oreille que le gazouillement du ruisseau qui longeait le mur du jardin et la chanson monotone des batraciens qui, assis sur le bord de la mare ou sur les feuilles des nénuphars, adressaient à Phébé leurs cantiques tantôt prolongés indéfiniment, en notes plaintives tantôt entrecoupés de silences.

Quoi qu'en pensent et en disent les *dilettanti*, les enthousiastes — par ton souvent — de la belle musique, j'avoue mon faible pour cette harmonie intermittente et bizarre qu'on nomme le chant des grenouilles.

Il m'est arrivé fréquemment de demeurer de longues heures, le regard vague, l'âme absente, mais l'oreille attentive à cette mélodie champêtre. Il me semblait parfois que du milieu des roseaux, dont l'ombre se projetait sur le miroir qu'argentait la lune, du sein des nénuphars qui, semblables à de larges taches, rompaient l'uniformité du lac, des touffes de glaïeuls aux feuilles longues et pointues, se heurtant sous la brise du soir, j'allais voir surgir quelque naïade vaporeuse. Le saule lui-même, qui versait ses ramures sur l'onde, prenait à mes yeux des formes étranges.

Étaient-ce de semblables illusions qui retenaient Georges appuyé immobile à la fenêtre, ou bien plutôt,

sous l'ombre des cerisiers frissonnant au souffle de la brise, croyait-il apercevoir la charmante image de sa brune amoureuse ? Je ne sais ; mais quand, après un long temps, la fraîcheur de la nuit eut rasséréiné son front et séché ses yeux, il se retourna vers son ami qui, étendu dans un antique fauteuil, attendait la confidence promise non sans une grande appréhension.

— Oh ! que tu es heureux, Antoine.

— Moi !... heureux !... Pourquoi ?

— Oh ! je le sais... tandis que moi...

— Si j'ai compris... tu aimes... et tu es aimé, acheva Antoine avec un effort, comme si les paroles se refusaient à sortir.

— Oui... mais...

— Ah ! tu es aimé... Et qui peut alors contrarier ton amour ?

— Qui ?... Oh ! mon ami, si tu savais qui j'aime.

— Je le... sais, peut-être, murmura le pauvre philosophe.

— Toi... allons donc ! C'est impossible !

— Impossible !... Mademoiselle Adrienne est bien séduisante.

— Oui, bien séduisante... en effet. Je l'avoue. Je rends justice à ses aimables qualités.. Mais...

— Mais quoi ? achève.

— Ce n'est pas elle que j'aime.

— Ce... ce n'est pas Adrienne que tu aimes ? Bien vrai.

— Bien vrai. Pourquoi mentirais-je ? Tout le monde n'a pas les mêmes yeux qu'Antoine Preuil...

— Comment ?

— Oui que toi-même, qui, je l'ai deviné, aime mademoiselle Parisot. Voyons, ne nie pas. De même que j'ai deviné ou plutôt reconnu que la séduisante enfant — ainsi dis-tu, n'est-ce pas ? — aimait quelqu'un de ma connaissance intime,

— Tu me fais mourir !

— Ce quelqu'un, c'est toi, grave philosophe.

— Merci, ami, merci pour cette bonne nouvelle.

Et le grave personnage respira bruyamment, puis se mit à gambader dans la chambre, au risque d'éveiller ses habitants endormis. Enfin, s'arrêtant tout-à-coup, en face de Georges, qui le considérait en souriant :

— Ah ! ça, tu es donc devenu sorcier ?

— Pas précisément. Mais j'aime, donc, ainsi que tu le dis, je sens, je comprends l'amour et son langage muet.

— C'est vrai, mon pauvre ami, tu aimes et tu es malheureux. Voyons, conte-moi cela.

— Non, demain. Laisse-moi seulement te dire à quels signes j'ai reconnu l'affection qu'avait pour toi mademoiselle Parisot, et l'entretien qui s'en est suivi. Le veux-tu ?

— Je le crois bien, va, va. Dis, vite.

Quand il eut fini son récit, Antoine lui serrant la main, lui dit :

— Je n'attendais pas moins de toi. Seulement tu as...

eu tort de m'élever ainsi sur un piédestal. Les idoles, on les brise, et il n'en reste plus que des débris. Pauvre Georges, et dire que j'étais sur le point de te haïr.

— Moi !....

— Parbleu ! je vous croyais amoureux l'un de l'autre, Adrienne et toi.

— Et tu voulais me tuer... un peu, fit en riant le joli blondin.

— Ça n'allait pas encore jusque-là.

— Heureusement. Maintenant comme il se fait tard et que nous devons nous lever de bonne heure, si nous cherchions quelques instants de sommeil ?

— Soit. Bonsoir, Georges.

— Bonsoir, Antoine.

Et les deux amis, qui, tout en causant, s'étaient mis au lit, se tournèrent le dos et fermèrent les yeux.

Le silence dura quelques minutes à peine, car Antoine, élevant la voix, dit :

— Veux-tu me faire bien plaisir, Georges ?

— Doutes-tu ?

— Non, c'est pourquoi je t'avoue que je voudrais bien rester demain seul à la maison.

— Cela est bien facile. Léon vient nous chercher du matin pour la chasse. Toi, tu prétextes quelques affaires à Givry et nous partons seuls, Léon et moi. Je l'emmène déjeuner à Saint-Désert et ne le ramène que le soir. Comme tu ne peux partir sans moi, tu m'attends en maugréant fort... si cela t'amuse.

— Parfait. Donc, à demain.

Quelques minutes après — sauf quelques ronflements — le silence régnait dans la maison, ce qui ne veut pas dire que tous les hôtes fussent plongés dans un sommeil profond. Il est fort à parier que le dieu Morphée dut longtemps encore caresser les fronts d'Antoine, de Georges et surtout de la jolie Adrienne avant de clôre, par le sommeil, leurs jeunes paupières.

En effet, la conversation que la sensible enfant avait en avec Georges avait tellement ébranlé son système nerveux, éminemment impressionnable, et surexcité son imagination de vierge craintive et fière, aimable et sauvage qu'elle ne savait à quels pensers s'arrêter. Il lui semblait que quoiqu'elle n'eût rien dit, elle avait tout avoué ; et, à cette idée, sa pudeur se révoltait et, dans l'obscurité, elle sentait la rougeur envahir ses joues et son front. Puis, se représentant Antoine avec ses yeux caressants, sa parole grave et sympathique aux sons harmonieux comme un chant du violoncelle, quand elle se rappelait surtout la chaude pression de sa main, elle oubliait tout pour ne penser qu'au bonheur d'être aimée de lui. Enfin, ce dernier regard plein de tristesse et de regrets, dont il avait accompagné son souhait de bonne nuit, lui revenait sans cesse à la mémoire.

Elle s'endormit cependant, la chère petite, sans se douter, sans oser croire à son bonheur.



XIII

Un effroyable tapage, mélange inextricable de cris, de chants et de hurlements réveilla, dès l'aurore, les paisibles habitants de la maison Parisot, même les deux amis qui, après une longue insomnie, dormaient profondément seulement depuis deux ou trois heures.

Avant qu'ils eussent eu le temps de chercher la cause d'un pareil tapage, Léon faisait interruption dans la chambre, en chantant :

« Allons, amis, vite en campagne ! »

escorté de MM. Black, Tom et Stop, trois beaux épagnouls d'arrêt, lesquels ne dédaignaient pas de mêler leurs voix de baryton au *forte* ténor du chanteur. Il en résultait la musique dont vous pouvez vous faire une idée.

Dès lors tout fut expliqué. On sauta du lit à la hâte, on s'habilla et on rejoignit le père Parisot qui, déjà à table devant un respectable saucisson, des noix et du fromage, attendait ses hôtes pour *tuer le ver* — coutume excellente, fort en usage chez les vigneron, tonneliers et généralement chez tout ce qui touche à la partie commerciale du liquide.

Le *tue-ver* terminé, on prépara les fourniments nécessaires aux disciples de saint Hubert et, tout en se préparant, Antoine ruminait au moyen de renoncer, pour ce jour du moins, aux exploits cynégétiques, quand le papa vint lui tendre la perche.

— Est-ce que tu pars aussi, Léon, fit-il, en voyant ces préparatifs ?

— Mais oui, père, répondit le jeune homme évidemment contrarié car il prévoyait un empêchement.

— J'aurais cependant besoin de toi, ce matin au moins, pour le compte des vigneron et la facture de M. Alin. De plus, tu sais que je suis forcé de veiller au pressoir, Simon étant malade.

Tout en se grattant l'oreille, Léon allait piteusement replacer son fusil au râtelier, quand Antoine intervint.

— Si je puis faire votre affaire, monsieur Parisot, dit-il, je resterai au lieu et place de Léon. Laissez les jeunes gens courir la montagne. Je profiterai de mon séjour chez vous pour terminer quelques affaires que j'ai à Givry, entre autres un lot de futailles neuves à payer au père Joblot et le voiturage de ces futailles à Jean Favre. Consentez-vous ?

— De grand cœur, Monsieur Preuil.

— Merci de la corvée, exclama le pétulant givrotin, qui donna une poignée de main à son excellent ami et se hâta de rejeter le fusil sur son épaule. Tandis que Georges riait de bon cœur de ces remerciements, que recevait en souriant d'une façon narquoise l'amoureux d'Adrienne.

— Vous lui tirez une fameuse épine du pied au fils, reprit le père Parisot, en haussant les épaules. Ces jeunes gens, ça ne pense qu'à courir. Vous aurez plus promptement fini que lui et ce sera mieux fait, car il est tellement étourdi... Installez-vous donc dans cette salle, vous trouverez dans le secrétaire tout ce dont vous aurez besoin. Voici le livre de ventes, où vous trouverez les livraisons faites à M. Alin; quant aux comptes des vigneron et ouvriers, je vous apporterai dans un instant les carnets de chacun.

Le bonhomme sortit, et notre amoureux, enfin maître de la place, sourit dans sa belle moustache, puis fut établir son camp, son siège, veux-je dire, de manière, sans être vu du dehors, à voir, dans une glace placée en face de lui, tous les mouvements des personnes qui entreraient.

Léon et Georges étaient joyeusement partis en sifflant maîtres Tom et Stop; tandis que, tout triste, le pauvre Black revenait se coucher aux pieds de son jeune maître Antoine.

Quand il fut sur la route, Georges poussa un joyeux éclat de rire.

— Eh bien! que te prend-il, dit Léon?

— Je pense à la figure d'Antoine, cet après-midi. Nous l'avons joliment fourré dedans, le philosophe. Je lui ai soufflé de rester, car il y a longtemps que nous n'avons couru ensemble; c'est plus amusant qu'avec lui. Il a des jambes de cerf, il allonge, il allonge, sans compter qu'il ne manque presque jamais son coup. Et puis il a une chance...

— Oh! c'est un fin tireur.

— Aussi j'ai ruminé quelque chose.

— Quoi donc? Tu deviens inventif.

— Mieux vaut tard que jamais.

— Mais qu'est-ce enfin?

— Je te le raconterai... en route. Mais tout d'abord, il me faut quelqu'un pour faire une commission plus tard, car, à part Antoine et ton père, il n'y a personne de levé chez toi.

— Je ne le pense pas.

— C'est fâcheux. Ah! voici un cantonnier; le connais-tu?

— Parfaitement. Hé! père Jacques?

— Qu'y a-t-il, M. Léon, dit le bonhomme?

— Il y a, mon ami, interrompit Georges, que voici de quoi à boire à notre santé.

— Mais, monsieur...

— Attendez. Dans une couple d'heures, vers huit ou neuf heures, peu importe, vous irez trouver M^{me} Parizot; vous lui direz que vous nous avez rencontrés sur la route, n'importe où, et que nous vous avons

chargé de lui dire que nous ne rentrerions qu'à la nuit, devant déjeuner à Saint-Désert.

— Comptez sur moi, messieurs, je ferai votre commission. Merci bien de l'aubaine.

— C'est bon, père Jacques, au revoir.

— Au revoir, messieurs, bonne chance je vous souhaite.

— Ah! ça, que te prend-il, dit enfin Léon en arpentant la route pour suivre son compagnon, qui riait de bon cœur en allongeant les jarrets.

(A suivre)

Le N° 8 du CONTEUR GAULOIS sera mis en vente Jeudi 14 avril.

Les personnes qui désirent prendre un abonnement au CONTEUR GAULOIS, doivent envoyer le montant de cet abonnement, au gérant du journal, 6, quai de la Guillotière.

AUX LECTEURS DU CONTEUR GAULOIS

L'éditeur du CONTEUR GAULOIS non-seulement n'a rien négligé pour rendre cette publication particulièrement intéressante et en assurer le succès, mais il a encore pensé à satisfaire aux désirs de ceux qui collectionnent les feuillets.

Dans ce but, il sera publié tous les six mois, une RICHE COUVERTURE ILLUSTRÉE SUR BEAU PAPIER de couleur.

Cette couverture sera remise gratuitement aux acheteurs au numéro, ainsi qu'aux abonnés.

La reproduction des romans: La Taverne de la Tête d'Or, le Baiser de Judas et la Belle Nanette, est formellement réservée!

S'adresser à l'administration du Conteur Gaulois.

En Vente dans les Kiosques et chez les Marchands de Journaux

LE FRANC-PARLEUR

Journal Hebdomadaire Républicain

LE NUMÉRO : 15 CENTIMES

Le Gérant, H. ALBERT.

Lyon. — Imp. H. ALBERT, quai de la Guillotière, 6